

Les classiques et les consolateurs de Mikhaïl Volokhov

Mikhaïl Volokhov est une figure inverse de la vague de la nouvelle dramaturgie. On attend de ses textes et de ses sujets du langage vulgaire, des saletés et des masques cyniquement arrachés. Dans sa pièce “Le Grand Consolateur”, le langage vulgaire est réduit au minimum et reste mixte, ce qui répond aux règles du “bon mauvais ton”: le gentilhomme n’est pas celui qui ne jure, mais celui qui ne remarque pas quand c’est une dame qui le fait... Le sujet, comme d’habitude, est lourd et horrifiant, pourtant il est pénétré de courants de la compassion.

Igor Pekhovitch qui est diplômé de l’Institut Chtchoukine dans la classe de Youri Lioubimov, d’une façon intrépide, pris en charge la mise-en-scène de cette pièce en montant le spectacle sur la scène mineure de la Vieille Taganka - là, où l’on avait joué “Le Cerceau”.

Au-dessus d’une plateforme en pente, dans un air tout obscure, suspend et vacille une sorte de cadre de fenêtre. Quelqu’un s’obstine à vivre dans un espace clairement invivable. Les personnages sont trois, tous appartenant aux immigrés de Paris. Polia, une prostituée Russe (Elena Laskavaïa), Tim, un écrivain de talent temporairement sauvé par cette dernière d’un suicide (Sergeï Afanassiev), et finalement, Liora, soit un mari, soit un macro, soit un gigolo de Polia (Igor Moujjoukhine), un metteur-en-scène dans le monde qui a plus d’idées créatives que de possibilités à les incarner. Tous les trois n’ont plus rien à faire à Paris car la mode au “Soviétique” s’est tarit, et il devient presque honteux de vivre aux dépens de Lucia-Polia, à l’instar des héros de “La Fuite” de Mikhaïl Boulgakov. La vie n’est pas meilleure mais elle devint plus salée: tous les trois sont saisis d’une brûlante passion. Mais Polia est malade du SIDA. Afin de mourir le même jour, Tim se fait contaminer par elle, et Liora qui ne soupçonne rien... se fait contaminé par Tim. Tout se termine par un suicide collectif.

Cet horrible sujet est incarné d’une façon inattendue, avec un tempérament, un charme et une plasticité. Le spectacle vous conquiert d’une sincérité brûlante, une singularité des typages, d’insouciance, d’ironie et

d'une solitude tragique de chacun. Et encore, d'une expressivité propre à la "Taganka", une espièglerie du jeu.

L'empressement d'entrer dans le cercle commun du péché et de la souffrance prend ici une forme paradoxale de compassion, où, d'après la terminologie de l'auteur, de "consolation". Et chacun est doté de sa sortie dans la dimension artistique.

Le thème de la nostalgie de la Patrie rejetée mais non oubliée retentit d'une façon évidente dans le spectacle, bien qu'il est couvert d'ironie, passée pour un cynisme endurci. On entend ici des influences du même Boulgakov. Et point d'hystérie ni de neurasthénie quelconque. De ces personnages, émane la lumière de souffrance, de douleur mentale, de suprême désespoir. Et de l'ultime espérance des âmes torturés au repos éternel.

Sergeï Afanassiev interprète Tim avec toute sa sincérité impressionnante et organique d'un maître mature nous rappelant Don Quichot, non un messager mystique de la mort, mais un être de talent singulier conscient de son rôle d'une mission suprême dans le destin d'autrui. D'une manière générale, les pièces de Mikhaïl Volokhov n'ont pas peur de l'impasse des questions éternels. Mais elles ne se contentent pas d'y demeurer.

Igor INIAKHINE, critique d'art

"Kultura", 17.03.1996

Traduit par Nikita Krougly-Encke